



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

#### MODES.

Le bal de l'Opéra, attendu et préparé depuis long-tems, ne pouvait manquer d'être nombreux. C'était la première grande fête de la saison, fête où devait apparaître une jeune et belle reine, naïguère gracieuse et jolie princesse, qui laissa en France un souvenir tout rempli d'intérêt. Le bal de l'Opéra devait aussi dans ce moment donner un élan aux plaisirs, aux modes de Paris : aussi fut-il un lieu tout d'observation pour une partie des personnes qui s'y rendirent, et nous-mêmes avons compris qu'il nous restait à rendre compte du goût et des costumes qui y dominaient, comme devant servir de guide aux premières modes de cette saison.

La salle de l'Opéra était décorée avec beaucoup de goût. Des trophées d'armes antiques y produisaient un effet piquant, et contrastaient *poétiquement* avec tout ce

que cette fête offrait de fraîcheur et de nouveauté. Les lustres formaient, comme aux autres bals de l'Opéra, un dôme de lumières sous lequel brillaient toutes les parures des femmes. C'était, comme dans les fêtes que l'on a déjà vues dans cette même enceinte, un aspect ravissant, un éclat qui tient de la féerie, mais dont les pompeuses descriptions ont été trop épuisées pour les reproduire encore.

Chaque femme, en arrivant au bal, recevait un bouquet offert par un commissaire du bal ; ces bouquets, de fleurs naturelles parfaitement choisies, formaient de la salle et des loges une espèce de parterre dont les parfums se répandaient partout.

Quant à l'ensemble des toilettes, elles étaient moins légères, moins diaphanes, moins *bal*, que les dernières années ; cela s'explique par le goût des riches étoffes de soie que l'on emploie aujourd'hui pour robes de bal, et qui sont moins jolies



sans doute pour figurer dans une contredanse, que les gazes et les crêpes ornés de fleurs, ou de légères broderies. Mais la mode a parlé, et ces dernières parures ont dû passer condamnation.

Il y avait aussi autre chose que ces toilettes riches et trop pompeuses dont nous nous plaignons, car il se voyait, par-ci par-là, des femmes d'une simplicité tout-à-fait déplacée, et dont les chapeaux et les robes négligés semblaient les appeler plutôt au théâtre de l'Ambigu qu'au bal de l'Opéra.

La remarque la plus générale est que les très-jeunes femmes affectent l'imitation des plus anciens costumes, et que les femmes d'un certain âge semblent craindre de les adopter.

La reine des Français portait une robe de blonde, et la reine des Belges, une robe blanche et or; sa coiffure se composait d'épis de diamans placés très en arrière; ses cheveux étaient crêpés en deux touffes sur le front. Son collier et ses boucles d'oreilles en diamans étaient magnifiques.

La princesse Clémentine avait une robe de crêpe blanc, ses cheveux lisses en bandeau, une rivière en diamans sur le front. — La princesse Marie avait pour coiffure une guirlande de petites fleurs très-légères couleurs lilas, formant de chaque côté des tempes deux touffes qui tenaient lieu de touffes de cheveux.

— On voyait très-peu de diamans dans les toilettes du bal de l'Opéra, ce qui rendait encore plus éclatans ceux qui formaient la parure de lady \*\*\*. Elle en réunissait à elle seule plus qu'il ne s'en trouvait dans toute la salle.

— Plusieurs robes en tulle noir brodé en couleur perdaient tout leur effet parce qu'elles étaient portées sur des dessous de satin blanc; le tulle n'offrait alors qu'une teinte grisâtre qui contrastait défavorablement avec des robes du même genre portées sur du satin noir.

— Une seule de ces robes, en tulle

noir brodé, était sur un dessous en satin rouge, mais cela n'était pas joli.

— Une autre robe en tulle noir, semée de palmes d'argent, pouvait être regardée comme une toilette élégante; mais sa similitude avec les ornemens mortuaires l'exposait à de nombreuses critiques.

— Du reste, toutes les robes en tulle noir sur dessous noirs, et brodées en couleur, formaient de très-jolies toilettes, et ne peuvent manquer de rester de mode tout l'hiver. Les broderies en étaient très-variées: c'étaient des bouquets de toutes espèces de fleurs en diverses nuances, ou un semé de roses, ou de petites guirlandes s'élargissant graduellement vers le bas. Une de ces robes avait, au lieu de bouquet, un semé d'un petit dessin gothique, ponceau, entouré d'un filet d'or.

— La coiffure qui accompagnait ces toilettes était presque toujours composée de fleurs, soit en guirlande ou en bouquet.

— On voyait déjà quelques robes en étoffes de soie brochées en toutes couleurs et en dessins antiques, qui sont, comme on sait, les étoffes de meilleur goût et de la plus grande mode aujourd'hui. Elles sont appelées à faire époque dans toutes les plus grandes fêtes que nous verrons cette année.

— Une coiffure tout-à-fait à l'antique présentait deux tresses formant demi-cercle de chaque côté des joues, et se réunissant au haut et au milieu du front, en se tournant l'une avec l'autre de manière à former un nœud qui était entouré de perles. D'autres tresses formaient un chou très-bas vers la nuque. Cette coiffure est tout-à-fait semblable à celles que nous voyons sur les camées, ou statues antiques.

— Des coiffures à la Clotilde étaient ornées de perles qui entouraient les tresses qui se cintraient sur les joues.

— Beaucoup de coiffures formées par deux plumes blanches ou roses, implantées dans les nattes, et retombant de côté, ou couronnant le sommet de la tête.



— Une plume ponceau, placée seule au milieu de la tête, formait la plus défavorable coiffure du bal.

— Une très-grande quantité de coiffures était ornée de fleurs. Les guirlandes surtout étaient en majorité, les unes ayant deux touffes de fleurs de chaque côté, les autres formées par des cordons de fleurs d'égale grosseur. Celles-ci passaient d'abord sur le front, et faisaient ensuite un second tour autour des nattes.

— Il y avait beaucoup plus de coiffures élevées que de coiffures basses. — Les coiffures tout-à-fait à la *Sévigné* étaient de très-bon goût, et peut-être les plus distinguées.

— La plus grande partie des plus jolies toilettes étaient composées de robes en satin blanc broché ou satin blonde. Ces toilettes sont fraîches, élégantes, et de bon goût.

— Quant aux formes de robes, il y avait à remarquer que beaucoup de robes étaient à corsages en pointes, et manches à doubles sabots. Les jupons étaient d'une très-grande largeur, aussi ne voyait-on aucune garniture.

— On continue à remarquer une grande propension à imiter les modes anciennes. Nous citerons parmi plusieurs observations de ce genre que nous avons faites au bal de l'Opéra, une robe en étoffe brochée en couleur. Le corsage en pointe était garni tout autour de la taille de deux rangées d'un petit ruban tuyauté. Une autre rangée de ce ruban prenait des épaules, et descendait vers la pointe du corsage, en formant ce qu'on eût appelé autrefois une *pièce d'estomac*.

— Beaucoup de jeunes personnes avaient pour toilettes des robes en crêpe blanc, et des fleurs dans les cheveux; mais il ne reste pas à douter que cet hiver on dansera beaucoup en robes d'étoffes.

— Pour ne pas confondre nos descriptions sur les costumes du bal de l'Opéra, nous remettons au prochain numéro un second article à ce sujet.

## ÉPISEDE

### DU CAMP DE BOULOGNE.

L'amiral de la Touche-Tréville, commandant en chef les forces navales de la Manche, avait fixé à terre, circonstance assez bizarre pour un marin, son quartier-général. Il avait fait dresser une tente magnifique sur les hauteurs près la tour d'Ordre. De là, au milieu des festins et des bals, dont la belle M<sup>me</sup> F—i faisait les honneurs, le sybarite amiral, digne compagnon des plaisirs des d'Orléans, des Duclos, des Genlis, suivait commodément, armé de sa longuevue, les manœuvres des vaisseaux ennemis, et donnait ses ordres par signaux à la brave flottille qui se déployait à ses pieds. On voyait réunie, sous cette tente, l'élite de l'armée et de la marine; la jeunesse de la province et un essaim de femmes charmantes venaient ajouter à la féerie de cette scène toute nouvelle. Qu'on se figure une tente de soixante pieds sur quarante, ornée d'emblèmes militaires, de fleurs et de glaces; resplendissante de bougies, de parures, de brillans, d'uniformes, et animée par un orchestre de cinquante musiciens; voilà pour l'intérieur. Au dehors, une nuit où la scène se montrait « comme un pâle vaisseau qui laboure les vagues; » autour du camp, résonnaient les pas mesurés des sentinelles et des patrouilles; dans le lointain, blanchissaient les tentes innombrables de l'armée; à l'occident, se voyait notre flottille stationnaire sur la rade; plus loin, sur la vaste mer, les vaisseaux anglais courant des bordées à tout propos, tantôt s'approchant, tantôt s'éloignant; nos batteries répondant à leur tonnerre; et le ciel était éclairé par le sillage de ces formidables bombes qui venaient éclater à nos pieds. Ce contraste, ou plutôt ce mélange de guerre et de



plaisirs, avait quelque chose qui enivrait et portait l'imagination à s'abandonner sans contrôle à toutes les exagérations.

Parmi nos plus aimables camarades se trouvait le jeune (je l'appellerai Saint-Clair.) Il était né à l'île de France, possédait une fortune considérable, un beau génie et le cœur le plus noble qui fut jamais. Ajoutez à ces dons un extérieur tout de force et de grâce. Nous nous étions liés d'une intime amitié; soit à bord, soit à terre, nous étions inséparables, et nous nous arrangions de manière à avoir toujours ensemble nos jours ou nos heures de service ou de délassement. L'amiral avait fixé au 13 thermidor une fête qu'il devait donner en l'honneur de M<sup>me</sup> F—i. Les préparatifs de cette fête se faisaient depuis long-tems; on en parlait partout. Avec cette dame demeurait une jeune personne d'une beauté remarquable: on ignorait d'où elle était; on la croyait Italienne, mais tout le monde tombait d'accord pour admirer sa beauté incomparable. On la disait promise en mariage à un général très-avant dans les bonnes grâces du premier consul: elle était cependant sans fortune. Il régnait autour de cette jeune personne je ne sais quoi de mystérieux, comme si quelque chose de fatal s'attachait à sa destinée. Elle souriait peu, avait un maintien froid et réservé; et ses yeux, d'un noir brillant et vif, se couvraient parfois d'une ombre dont l'expression était indéfinissable. Saint-Clair n'avait pu voir tant de charmes sans en être profondément frappé d'abord, et ensuite éperdument épris. Il me parlait d'elle sans cesse et formait mille projets. Celui sur lequel il revenait souvent était d'en faire sa femme, de la conduire à son habitation dans l'île de France, et d'y passer le reste de ses jours avec Euphrosine. Celle-ci ne fut pas moins touchée des belles qualités de Saint-Clair, et bientôt les amans furent d'accord, avant même que je me fusse aperçu de leur intelligence. Lorsque Saint-Clair m'apprit qu'il

était aimé, il me sembla qu'il s'était opéré en lui une étrange révolution. Je n'étais pas piqué cependant du peu de confiance qu'il m'avait montré dans cette affaire; j'attribuais son silence à la discrétion naturelle à un amant, à cette délicatesse qui répugne à livrer les sentimens du cœur comme l'on confie un secret ordinaire; mais évidemment Saint-Clair n'était plus le même homme: un autre esprit s'était emparé de lui. Je le surprenais souvent causant tout haut avec lui-même. Sa gaieté avait disparu; et bien que toujours excellent ami et bon camarade, il lui échappait parfois des accès d'impatience qui ne lui étaient pas naturels. Il avait pris son état en dégoût, et je remarquais qu'il portait à l'amiral une haine secrète; il ne me parlait plus de lui qu'avec mépris, le tournait en ridicule, et gémissait d'être sous ses ordres. Je cherchais à le ramener à des sentimens plus en harmonie avec sa position, mais en vain.

« Sais-tu, me dit-il un jour, quel projet je médite? Je veux donner ma démission, et enlever Euphrosine. Il m'en coûterait trop de demander l'agrément de cet homme (c'est ainsi qu'il désignait l'amiral) pour me marier. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un sourire amer, il ne me l'accorderait pas sans doute, et me ferait donner un ordre de service pour une autre station. Non, décidément, je quitte le service. »

Puis, d'une voix sombre et comme malgré lui, il dit encore: « Je soustrais ainsi à une infâme destinée celle qui est digne des hommages de l'univers. Cette F—i exerce sur elle une singulière influence, soit effet de l'habitude ou d'un sentiment quelconque: c'est par Euphrosine qu'elle voudrait éterniser son empire sur l'ame de ce vieux débauché; mais, par le ciel! Euphrosine ne succombera pas à ce projet digne de l'enfer. Elle m'a tout dévoilé; elle m'a conjuré de la sauver, tandis qu'elle est encore digne de moi.... Je répondrai à sa confiance, à son amour! —



Mais, lui dis-je, dans le peu que tu viens de m'apprendre, je ne vois rien qui justifie ta haine pour notre général; il est très-possible qu'il ignore une pareille trame; son caractère franc et loyal repousse même tout soupçon à cet égard.— C'est vrai, me dit Saint-Clair, et je me suis plus d'une fois reproché d'être peut-être injuste envers lui; mais mon amour pour Euphrosine est si exclusif, si pur, si ardent, que l'idée qu'il existe un homme à qui elle pourrait être livrée me remplit de fureur. »

Agité ainsi de mille craintes, dévoré d'une passion qui augmentait chaque jour, Saint-Clair devenait de plus en plus étranger à ses camarades. Souvent je ne le voyais pas de la journée : il cessa même entièrement de m'entretenir de ce qui l'occupait.

Eufin arriva le 13 thermidor an x, cette journée si ardemment attendue. Depuis quelques jours l'ennemi ne faisait plus de démonstrations et avait arrêté son feu; rien ne semblait devoir troubler nos plaisirs. On était réuni dans la tente d'apparat de l'amiral : la danse était animée; la gaité et la joie régnaient sur tous les visages, lorsque, vers minuit, un coup de canon retentit soudain comme un son funèbre. La musique cesse, le bal est interrompu, la jeune danseuse se rapproche instinctivement de son danseur, bien des regards doux et tristes s'échangent!.. On vit s'avancer un aide-de-camp vers le général, qui de suite donna l'ordre pour que tous les officiers de la flottille se rendissent sur-le-champ à bord. Je cherchai Saint-Clair pour l'emmener avec moi. Ne le trouvant pas, je pensai qu'il avait pris les devans, et je m'acheminai vers la plage. J'arrivai à bord; Saint-Clair n'avait pas encore paru; l'ennemi approchait, je n'eus pas le tems de faire d'autres questions à son sujet.

Nelson avait projeté une de ces entreprises hardies qui lui avaient si souvent réussi, et il devait l'exécuter cette nuit

même. Il avait armé toutes les embarcations de son escadre de marins et de soldats de marine : cette escadre s'avancait en silence par une nuit sombre : elle voulait enlever notre flottille à l'abordage. L'attaque, soutenue par le feu terrible des vaisseaux de haut-bord et des galiotes à bombes, commença avec une inconcevable furie. L'obscurité donna d'abord aux Anglais de grands avantages. Les hourras, le bruit des canons, le cliquetis des armes blanches, les cris des mourans et des blessés, tout contribuait à faire de cette nuit une nuit d'horreur. Le combat durait depuis deux heures, et aucune voile française n'avait été enlevée. Les Anglais perdaient du monde, car leurs attaques à l'abordage se renouelaient sans cesse. Enfin, ils donnèrent le signal de la retraite : alors le combat devint une véritable boucherie. Le petit jour, qui commençait à poindre, permit à nos artilleurs d'ajuster les embarcations ennemies; plusieurs, atteints par nos boulets, périrent dans les flots.

Lorsqu'il fut tout-à-fait jour et que le désordre qui suit un combat fut un peu réparé, je me rendis au poste où devait être Saint-Clair : il n'avait pas paru de toute la nuit, et déjà le commandant l'avait signalé dans son rapport par une note qui, pour un officier, est une tache presque irréparable. Atteint d'une légère blessure au bras, je profitai de cette circonstance pour demander à me rendre à terre; déjà on y avait envoyé tous nos blessés. Je courus à la tour d'Ordre : là, tout était en confusion; Euphrosine avait disparu. Elle avait été vue s'éclipsant du bal au moment avant le coup de canon d'alarme, et gagner, enveloppée d'un voile, l'extrémité du camp.

Aussi surpris qu'affligé de l'absence de mon ami pendant le combat, je me mis à sa recherche, mais sans succès. Déjà on disait qu'il avait enlevé la belle Euphrosine, qu'il avait sacrifié à son amour pour elle ce qu'un officier français a de plus



cher, l'honneur. Cette circonstance fut un coup terrible pour moi. Je connaissais bien Saint-Clair, je l'aimais, et personne mieux que moi ne pouvait apprécier sa bravoure et la délicatesse de son point d'honneur ; mais on me répondait par des faits : ils étaient accablans, il faut l'avouer. On reconnut plus tard qu'il avait existé une fatale coïncidence entre le projet d'enlever Euphrosine et l'attaque de l'ennemi, et que Saint-Clair était déjà loin lorsque l'ordre fut donné aux officiers de se rendre à bord.

Accablé de douleur, je m'élançai dans un chemin creux qui longe la côte, et par où l'on peut gagner la grand-route, dans le vague espoir d'apprendre quelque chose des fugitifs. Je m'acheminai tristement, lorsqu'à une centaine de toises des limites du camp, je vis une voiture renversée et brisée ; les chevaux étaient abattus. Je m'approche, et le plus déchirant spectacle s'offre à ma vue : deux cadavres mutilés !... Saint-Clair et Euphrosine n'existaient plus. . . . Une bombe les avait écrasés.

A. DE BOINVILLE.

## LE JOUR DES MORTS.

Rouen, 3 novembre 1833.

Avant-hier au soir, pendant que chaque famille, de retour des offices de la Toussaint, restait rassemblée près du foyer domestique, on entendait se mêler aux derniers bruits du jour les tintemens funéraires des cloches de nos églises.

Quelques-uns auraient voulu faire taire cette grande voix de fer, comme dit Shakespeare ; mais elle tombait d'en haut sur ceux qui se rendaient aux spectacles ou à d'autres plaisirs ; elle tombait et donnait des pensées graves à qui n'aurait voulu que rire et folâtrer... car, voyez-vous, cette fête des morts n'est pas comme les

autres fêtes ; il y a des esprits forts qui ne veulent ni de Noël ni de Pâques, qui ne croient ni à la naissance ni à la résurrection du Christ... mais qui sont bien forcés de croire à la mort de leur mère... de leur père, de leurs enfans peut-être !... Alors la cloche du jour des trépassés leur dit quelque chose... et, tout bas, ils s'avouent que le catholicisme a des solennités qui parlent au cœur.

J'ai connu *protestant* que notre croyance du purgatoire a rendu catholique ; il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, pour tourmenter son cœur, de ce passage si brusque d'une orgie au cercueil ; son âme avait besoin d'être rassurée, il savait toute la pureté qu'il faut pour le ciel... et, dans son culte, il ne trouvait pas de lieu intermédiaire entre le parvis céleste et les profondeurs de l'abîme... Avec sa religion il lui fallait croire qu'aussitôt le dernier souffle exhalé, le jugement de Dieu était accompli... Jugement subit, irrévocable... Oh ! alors ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses ! Il n'avait plus de repos... ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérances... Il dépérissait à vue d'œil... et lui aussi penchait vers la tombe... vers la tombe de son frère, qu'il devait partager comme un lit de famille.

On lui ordonna de voyager... mais lui se disait : « Je n'aurai pas le tems d'aller loin... je mourrai dans une auberge, soigné par des mercenaires étrangers... et quand j'aurai fermé les yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers, pour savoir le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours, et qui n'a plus besoin que d'un gîte au cimetière. »

Ses amis se joignirent à son médecin, et le jeune Écossais vint sur le continent. J'étais à bord du même paquebot que lui, et je fus frappé de sa belle figure pâle et triste, noble et douce tout à la fois... Assis sur le pont du bateau à vapeur, il li-



sait... En passant près de lui, je cherchai à voir quel était le livre qu'il tenait, c'était mon livre favori, c'était Lamartine; cela me donna le désir de lier conversation avec lui, et sans me faire importun j'en trouvai le moyen.

« Oh ! me dit-il au bout de quelques tems, comment comparer Byron à Lamartine, le chantre de *Don Juan* et de *Childe-Harold*, à l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* ?... L'un est triste, terrible comme l'enfer ; l'autre doux et consolant comme le ciel !... »

Nous apercevions alors la ville de Boulogne, qui se dessinait sur un reste de crépuscule, et les étoiles une à une commençaient à percer le firmament et à y briller pâles et faibles, semblables à des lampes à peine allumées ; l'étranger feuilleta son livre et me montra ce passage, en me priant de le lui lire :

Doux reflet d'un globe de flamme,  
Charmant rayon que me veux-tu ?  
Viens-tu dans mon sein abattu  
Porter la lumière et la flamme ?

Descends-tu pour me révéler  
Des mondes le divin mystère,  
Ces secrets cachés dans la sphère  
Où le jour va te rappeler ?

Une secrète intelligence  
T'adresse-t-elle aux malheureux ?  
Viens-tu, la nuit, briller sur eux,  
Comme un rayon de l'espérance ?

Viens-tu dévoiler l'avenir  
Au cœur fatigué qui l'implore ?  
Rayon divin, est-tu l'aurore  
Du jour qui ne doit plus finir ?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme :  
Je sens des transports inconnus ;  
Je songe à ceux qui ne sont plus !  
Douce lumière, es-tu leur ame ?

Ici je l'entendis soupirer, et je le vis regardant le ciel avec des yeux noyés de larmes... Je m'arrêtai et il me dit :

« C'est là une de mes croyances. J'attends les étoiles comme des amies, je me figure que ce sont les yeux des morts qui nous regardent d'en haut... »

C'est un grand plaisir de trouver dans quelqu'un que l'on se sent disposé à aimer

un point de contact, et comme une corde qui vibre bien à votre unisson. Ce morceau que le jeune Écossais avait choisi dans tout Lamartine pour me le faire lire était *juste* ce que j'aime le plus dans mon livre de tous les jours : aussi, si l'on pouvait donner le nom d'*ami* à qui n'a été éprouvé ni par le tems, ni par l'adversité, je dirais que l'étranger était déjà comme un ami pour moi.

Quand nous fûmes débarqués, nous logeâmes dans le même hôtel. Au bout de quelques jours il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années : la mort de son frère et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être tant aimé.

« Ah ! me dit-il un jour, notre culte est froid ; par amour fraternel, je vais adopter le vôtre... »

— Ce sera un lien de plus, lui répondis-je en lui serrant la main.

— Oh ! quand je pourrai *prier pour mon frère*, je respirerai, je vivrai pour demander chaque jour du bonheur, dans le ciel, à celui que j'ai tant chéri sur la terre. Votre culte fait qu'on peut encore s'entraider après la mort ; vos prières ôtent au sépulchre son terrible silence ; vous, vous conversez encore avec les morts ; vous, vous avez connu la faiblesse humaine, cette faiblesse qui n'est pas le *crime*, mais qui n'est pas la *pureté*, et, entre les limites du ciel et de l'enfer, vous reconnaissez un lieu d'expiation !... Mon frère y est peut-être... Je me fais catholique pour l'en délivrer... pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'opresse. Ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai *prier*... *La prière, c'est la respiration de l'ame.* »

Pour faire son abjuration, le jeune étranger choisit le jour de la Toussaint, et le soir nous lûmes ensemble, comme une préparation à la touchante solennité du lendemain, les vers de Fontanes, *le Jour des Morts dans une campagne*.

Vicomte WALSH (*Gazette de Normandie*).



## Album.

Le Bazar Montesquieu vient d'être métamorphosé en magnifique salle de concerts. Depuis samedi dernier un orchestre de 80 musiciens fait retentir les voûtes. Les plus beaux morceaux sont exécutés avec une grande perfection. Les entrepreneurs de cette belle spéculation ont fait venir une vingtaine de musiciens russes, qui exécutent les morceaux les plus difficiles, les variations les plus travaillées, avec des tubes ne produisant qu'une seule note, avec des roseaux; leurs chants nationaux sont d'une curieuse originalité. La foule s'est portée aux concerts Montesquieu, et il est probable qu'elle ne les abandonnera pas de sitôt.

— *Père et Parrain*, tel est le titre d'un drame-vaudeville de MM. Ancelot et Anicet-Bourgeois, représenté cette semaine au Vaudeville. Le second acte de cet ouvrage a obtenu un succès de larmes; il fera passer tout Paris dans la salle de la rue de Chartres. Un jeune homme de bonne famille n'a pu épouser une jeune ouvrière à laquelle il avait fait oublier le devoir. Cette jeune fille est mariée, son amant se trouve être le parrain de l'enfant dont il aurait dû être le père. Seize ans après, la fille, qui est par conséquent la filleule, devient amoureuse de lui!!! Le pauvre homme est obligé d'apprendre son secret à cette ame candide et aimante. M<sup>me</sup> Thénard est admirable dans le rôle de la jeune personne.

— Le Cirque-Olympique ne tardera pas à faire son ouverture d'hiver; on

parle d'une vaste composition qui s'appellera *l'Homme du siècle*, et qui offrira encore au public la vie de Napoléon. Le bal de l'Hôtel-de-Ville, à l'époque du mariage de Marie-Louise, sera représenté, et promet un digne rival au bal de *Gustave*.

## Annonces.

A 6 francs par an.

(1 fr. 50 c. en sus pour les départemens, 3 fr. pour l'étranger.)

## GAZETTE

## DES COURS D'ASSISES.

Numéro de Novembre.

Dix causes ou faits dramatiques, et seize causes facétieuses, dont le coup de poing désorganisateur; une colique; procès à l'occasion d'un cadeau du roi, etc., etc.

A Paris, chez DAUTHEREAU, rue des Grands-Augustins, n° 25, et chez TERRY, au Palais-Royal.

## GRATIS.

Afin de faire connaître complètement le DENTIFRICE SUBLIMÉ qui blanchit les dents sans en altérer l'émail, M. NAVARRE, galerie d'Orléans, n° 28, Palais-Royal, vient d'être autorisé à remettre à chacune des personnes qui en achèteront un flacon, un deuxième GRATIS. — On trouve au même dépôt le LILIUM-ROSA qui adoucit la peau et ranime le teint. Prix: 3 fr. le flacon. — Plus une nouvelle CRÈME DE M. LIÈBEN pour blanchir la peau à l'instant même, sans aucun inconvénient. Prix des pots: 3 et 6 fr.

A ce Numéro est jointe la planche 1015.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DANDÉY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S'-LOUIS, N° 46, AU MARAIS





# Modes de Paris.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens Nº 2, près le Passage de l'Opéra.

Coffure créée par M.<sup>e</sup> Civizat professeur Rue de l'Odéon Nº 55. Chapeaux  
en gros d'Alger des M.<sup>mes</sup> de M.<sup>lle</sup> Bonté Rue des fossés Montmartre Nº 5. Bonnets  
en tul noir et blanc des M.<sup>mes</sup> de M.<sup>me</sup> Payan Rue Vivienne Nº 15.

M.<sup>rs</sup> J. & J. Fuller 34 Rathbone Place, London.







## Modes de Paris.

*Petit Courrier des Dames.*Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2, près le Passage de l'Opéra.

*Bonnet en blonde des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Soubert Rue des fossés Montmartre N<sup>o</sup> 6.  
 Canezou en blonde doublée des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Benard Rue de la Bourse N<sup>o</sup> 8.  
 Robe en gourgouran des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Barty.*

M<sup>rs</sup> J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid



